

ETC



De petites histoires à dormir debout

Birgit Brenner, *Angst vor Gesichtsröte*, Galerie Eigen & Art, Berlin. Du 5 juin au 10 juillet 1999

Sarah Lucas, *Beautiness*, Contemporary Fine Arts, Berlin. Du 16 octobre au 1^{er} novembre 1999

Miguel Rothschild, *Paradis - in borges.es*, Casa de América, Madrid. Du 22 novembre 1999 au 9 janvier 2000

Maité Vissault

Number 49, March–April–May 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35833ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)
1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vissault, M. (2000). Review of [De petites histoires à dormir debout / Birgit Brenner, *Angst vor Gesichtsröte*, Galerie Eigen & Art, Berlin. Du 5 juin au 10 juillet 1999 / Sarah Lucas, *Beautiness*, Contemporary Fine Arts, Berlin. Du 16 octobre au 1^{er} novembre 1999 / Miguel Rothschild, *Paradis - in borges.es*, Casa de América, Madrid. Du 22 novembre 1999 au 9 janvier 2000]. *ETC*, (49), 66–70.

BERLIN, MADRID

DE PETITES HISTOIRES À DORMIR DEBOUT

Birgit Brenner, *Angst vor Gesichtsröte*, Galerie Eigen & Art, Berlin. Du 5 juin au 10 juillet 1999.
Sarah Lucas, *Beautiness*, Contemporary Fine Arts, Berlin. Du 16 octobre au 1^{er} novembre 1999.
Miguel Rothschild, *Paradis* — in *borges.es*, Casa de América, Madrid. Du 22 novembre 1999 au 9 janvier 2000.

« Je suis de taille moyenne aux cheveux bruns. Je suis seule. Et cela depuis déjà longtemps. Ils disent que je vais devenir folle. »¹

Birgit Brenner plante des clous dans les murs et écrit, au fil rouge, le monologue intérieur d'une jeune femme comme tant d'autres, sans grande particularité, si ce n'est un caractère un peu schizophrène et paranoïaque : *Angst vor Gesichtsröte* (peur des rougeurs²). À la manière d'une Annette Messager dévoilant dans ses cahiers ses obsessions, tortures et autres, Brenner livre une intimité en pâture, des bouts de pensées, des aveux intérieurs, sans pour autant étaler son histoire intime – aucune métaphore de la création, mais un état : « Ne pas réfléchir. Pas de sentiments. Ne rien ressentir. Arrêter. Tu salis le miroir. C'est gênant »³, se dit « la belle » tout en faisant les cent pas dans son appartement. L'artiste nous expose les coulisses : un morceau de journal intime planté au mur, indécent, et un script – proposition pour un film – dans lequel le personnage même se dévoile dans sa fiction.

L'autre, le tu, le public, le miroir, le soi, sont ici l'expression du refus, du rejet, de la peur d'un être réduit à son image – vide. Brenner se déplace dans l'univers de l'autre à l'aide d'une caméra intérieure. Son personnage, sexué mais sans nom, ressemble à celui d'un roman, et se crée ses propres histoires, ses propres litanies : « Toi et ton apitoiement sur toi-même »⁴. Née d'un pull-over rouge qui réclamait un corps, même fictif, pour survivre à son exposition – une *Folie à deux*⁵ –, sa créature n'a pas fini de grandir. Depuis quelques temps déjà, Brenner se construit ainsi, l'histoire de cette autre, surgie de sa féminité, en fait « le héros » malade de ses œuvres, et refuse tout renvoi biographique. Elle utilise l'espace intime de son personnage pour annuler tout discours transcendant et se réfugier dans la médiation de vérités individuelles. Cependant, sa créature a, à la fois, quelque chose du lutin pervers perché sur l'épaule de Zarathoustra et de la belle au bois dormant; elle est faite de l'étoffe des exemples et des récits. D'ailleurs, *Angst vor Gesichtsröte* peut se lire comme une version « soft » de la passion, laissant au mur de coquets stigmates. « Allez, tiens au moins pour une fois la tête haute et souris. Là, vois-tu, c'est pas si difficile. »⁶

Dans *Angst vor Gesichtsröte*, Brenner se construit des films, au sens propre et figuré, et ordonne le tout en actes, comme au théâtre. Cette affinité avec les techniques



Birgit Brenner, *Angst vor Gesichtsröte* - 2^e acte, 1999. Fauteuil et fil de laine.

de la scène colle non seulement à la teneur de son travail, occupé par toutes sortes de névroses et pathologies et par leur écriture souvent spectaculaire sur le corps, mais correspond aussi à cette tendance actuelle en art contemporain, qui consiste à porter une attention particulière aux récits de proximité. Ce type de narration à « fleur de peau » diffère ici de l'extase corporelle brutale des performeurs des années 60 et 70 et du caractère biographique des années 80, pour se rapprocher de l'atmosphère du conte pervers, dans la lignée des visionnaires de la littérature décadente de la fin du XIX^e siècle. Il appartient bien, dans tout les cas, à une « jeune » génération qui perçoit et transmet sa perception du réel à l'aide de multiples registres de lecture simultanés.

Ainsi, en digne représentante de sa génération, lorsque Sarah Lucas vient à Berlin pour y « exposer », elle commence par chercher un décor, investit un ancien garage abandonné au fond de la cour de l'ancienne poste montée dans l'ancien centre ville, y dépose ça et là quelques objets et fait remonter le goût du cambouis, l'odeur



Sarah Lucas, *It sucks*, 1999. Photographie numérisée, impression couleur, 220 x 160 cm. Gracieuseté Contemporary Fine Arts, Berlin.

de la clope et des parfums à quatre sous. Elle ne donne pas à voir mais à lire. Au centre de la petite cage en lino et formica, ayant auparavant sûrement servi de bureau et réception à la petite « affaire », trône un aspirateur d'un autre âge, modelé en cigarette, auquel est accroché un soutien-gorge supportant, lui, de dérisoires seins de nicotine – eux aussi. Dans les autres pièces, un peu partout, des bras articulés mis en scène répètent inlassablement le vice éternel de la masturbation. Le sexe, les muscles, l'alcool, la cigarette, la mécanique... Lucas produit avec ça des

« images » aussi grossières que l'endroit où elles agissent et aussi vulgaires que les comportements qu'elles dénoncent. Ici aussi, le public est un voyeur qui contemple une intimité dont il est le moteur. Cette « jeune » artiste britannique⁷, digne représentante de l'humour grinçant de son pays, connue pour ses « natures mortes »⁸ à connotations ouvertement sexuelles, peuple ainsi non seulement un lieu d'une présence, à l'aide d'anecdotes, mais dévoile le commun de milliers d'autres gestes semblables en produisant des clichés sociaux. Comme l'écrit Jerry Saltz,



Birgit Brenner, *Angst vor Gesichtsröte* - 4^e acte, 1999. Photographie numérisée, impression couleur, 220 x 160 cm.

« L'humiliation, la gaieté et la privation que Lucas décrit sont vécus par tous. Son rire embrasse le macabre, le grotesque, le scatologique et le reproductible de l'existence humaine. »⁹

C'est avec une manière de rire semblable, liée à l'absurdité des choses, que Miguel Rothschild¹⁰ documente inlassablement, depuis plus d'un an, les incarnations du *Paradies* sur terre : série de photographies de lieux et collection de produits nommés *Paradies*. Cette accumulation étale le vide de la notion et la perte de signification du cliché lui-même. Le paradis n'est plus, vu sous cet angle, qu'un concept éculé permettant de remplir avec quelque couleur les béances laissées par le retrait du réalisme. D'ailleurs, Rothschild agit à proprement parler dans le registre du réel, utilisant objets et photographie comme document, comme preuve, et laissant le kitsch au motif. À effectuer un tel inventaire, il dresse ainsi le portrait absurde d'une société ayant perdu la mesure de sa réalité – atteinte, qu'elle serait, elle aussi, de schizophrénie ?

Au fin fond de la mémoire, on trouve ce rire destructeur peuplé de fantômes et d'obsessions. À l'heure des bilans, rétrospectives et autres commémorations, ce ne sont plus les préceptes bourgeois, mais les grands récits, mythes et systèmes ayant marqué la morale du siècle, qui sont devenus la cible de l'art contemporain. Cependant, contrairement au rire sarcastique et irrévérencieux de Dada ou de Fluxus, celui d'aujourd'hui ne fait que témoigner d'une désintégration consumée des valeurs – *in progress*. Ainsi, *Peur des rougeurs*, *Beautiness* et *Paradies* confrontent, de différentes manières, la réalité quotidienne, le banal, avec ce qu'il y a en eux de général et de cliché, en

les faisant évoluer dans une fiction spécialement écrite à leur intention. À suivre...

MAÏTÉ VISSAULT

NOTES

- ¹ « Ich bin mittelgroß und habe braunes Haar. Ich bin allein. Und das schon lange. Sie sagen, ich werde noch irrsinnig. » Birgit Brenner, extrait du texte cloué sur les murs de la galerie berlinoise Eigen & Art, exposition *Angst vor Gesichtsröte*, 1999, ma traduction.
- ² Rougeur : Tache, plaque rouge sur la peau due à une dilatation des vaisseaux cutanés (causée par une inflammation, une émotion, etc.), *Petit Robert*, édition 1987.
- ³ « Nicht nachdenken. Kein Gefühl. Nichts Spüren. Aufhören. Du verschmierst den Spiegel. Das ist peinlich », extrait du texte servant de script et catalogue à l'exposition de Birgit Brenner, *Angst vor Gesichtsröte*, op. cit., Bild 24.
- ⁴ « Du und deine Selbstmitleid », script, *Angst vor Gesichtsröte*, op. cit., Bild 31.
- ⁵ « Folie à deux », installation Galerie Christa Burger, München, 1998.
- ⁶ « ...komm schon, nimm wenigstens einmal den Kopf hoch und lächle. Na siehst du, geht doch ! », derniers mots qui clôturent le script de l'exposition, *Angst vor Gesichtsröte*, op. cit., Bild 56.
- ⁷ Sarah Lucas née en 1962 appartient à cette nouvelle génération d'artistes britanniques, dont fait aussi partie Damien Hirst, diffusée sous le « label » polémique de « Young British Art », collection Saatchi. (Voir à ce propos l'article « Sensation », ETC n°45)
- ⁸ Fruits et légumes se rencontrant sur différents supports, tables, matelos... (*Au naturel*), paire de bas et chaise (*Bunny*)... des couples d'objets fétiches sexuels et scabreux, sans aucune ambiguïté.
- ⁹ « Die Erniedrigung, Heiterkeit und Entbehrung, die Lucas schildert, wird von jedem erlebt. Ihr Lachen umfaßt das Makabre, das Groteske, das Skatologische und das Reproduktive der menschlichen Existenz. » Jerry Saltz, « Sie zahlt kräftig heim », Parkett, n° 45, 1995, p. 83.
- ¹⁰ Miguel Rothschild, né en 1963, est un artiste d'origine argentine. Il vit et travaille à Berlin.



Miguel Rothschild, *Paradies*, 1998.



In

the

time

it

takes

to

pass

time

to

pass

time

to

pass

time

to

pass

time

to

pass

time